P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 60

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

28 juin 1997
paraît six fois par an
dixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Ce ne sont que des mots

Gomphose ou sparsile ?

VOILÀ un ambigu, –anamnésie qui n'évitera pas, hélas, l'anhélation :

Un syncographe zéophage avait pour toute fortune un zizi zinzinulant (particularité que les zoéthiciens ignorent trop souvent). Ce malheureux homme, à force de s'envoyer du zython entre les zygomas, finit par se trouver atteint, inéluctablement, de zoopsie. Comme c'était à craindre, l'abus de narcotine lui provocant des apparitions de notomèles, son wiski dérapa un petit matin sur la weissie, évita un wacapou, un wombat, mais termina sa course dans le wagage… Il se convertit au néphalisme.

Il devint tafouilleur, mais, le tabourin en panne, il préféra embarquer sur sa tillotte, s'en aller chercher le frais et pêcher la taupe, à l'heure de la sygynie, quand, dans les syrtes, les sérotines rasent les sidéroxylons et les xyloscopes xanthographes butinent les xylomyces.

Quelques années plus tard, on le retrouve portemanteau, puis il s'établit planeur, s'acoquinant avec un piquonnier avec lequel il mit au point le phénakistiscope. Il dut à nouveau changer de vie, atteint qu'il était d'opsomanie chronique. Il postula comme omnibus, dans un troquet dont l'unique plat du jour était des beignets d'onoporde, invariablement. Le soir, il fonctionnait comme ustencilier bénévole. Après quelques bisbilles, il encaissa un coquet ultra-petita qu'il convertit illico en élevage d'univoltains, dans une région peuplée d'yeuses, qui, sur l'ylia, voisinaient volontiers avec des ypréaux. Il fit rapidement faillite : seule solution, s'en aller résigner ses ramoirs en rohart, ses quilles, ses querces, ses queues-de-rat, sa queue d'oison et ses quenouillères.

> **PUCELAGE,** *n. m. Bot.* Nom vulgaire de la petite pervenche. || *Ichtyol.* Nom vulgaire de la flûte, poisson qui ressemble à l'alose. || *Modes.* Ornement en forme de petit vase qu'on portait suspendu à la ceinture.

Il fit un peu le bedeau et arborait sa verge à la messe. Mais cet attribut ne suffisait pas à dissimuler ses vibrisses, ni la vimaire de son vertex, dont on se gaussait à la vigne où il passait le plus clair de son temps. Cette vigne, plantée au milieu d'une gâtine, était en fait une ancienne gabelle, dont le gable portait une représentation de germon entouré de deux grageoirs. La folie était fréquentée des fabriciens et des fendeurs du coin, et d'un hirudiniculteur, qui composait des héroides sous les haut-pendus.

Il en a passé du temps, là, à jouer, au son du manichordion, à la mariée, au matador ou au médiateur. Et c'est là aussi qu'il connut la femme de sa vie, une ex-lunévilleuse qui offrit de lui servir la logate quotidienne. Cette bachelette, vêtue de peau de luberne, de basin, de blanchet, de biasse bisée doublée de bisonne aux décolletés garnis de berthe, jamais de bort, ni de bougran, et encore moins de borat, gisait, étendue sur un bisquain, ou, un ithyphalle et un icosigone en indium autour du cou, se tenait proche de l'infernal. Kentomane dès sa prime jeunesse, elle donnait des consultations de kéraunoscopie tout en s'octroyant de larges rasades de kava, qui l'enivraient durablement.

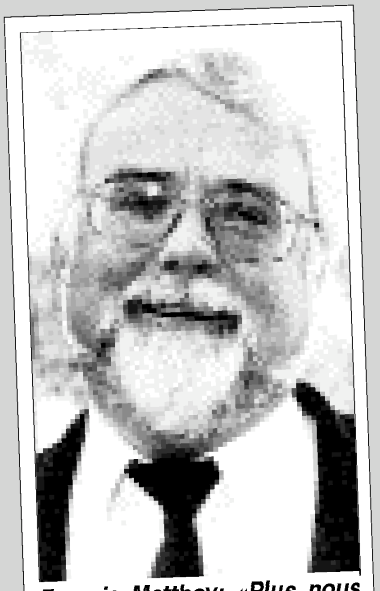
A défaut de pouvoir décoder ses janotismes, on pouvait la jargauder, moyennant quelques jolivetés. Lasse pour finir de se faire dauber à coups de décentoir par des deutérogames du jour de paye, elle quitta le pays. Lui consacre ce qu'il lui reste de temps à vivre à éborgner ses ébénacées, ses cuscules, ses crithmes, ses courtoisies, ses corossoliers, ses cormiers et ses convolvulacées, –et à les traiter contre les écrivains.

C. P.

Dictionnaire des mots rares et précieux
10/18, 1996, 341 p., Frs 15.80

Faits de société

L'absinthe continue de faire des ravages dans les montagnes neuchâteloises



Francis Matthey: «Plus nous aurons de sponsors, moins nous serons commerciaux».

Tribune de Genève, 31 mai 1997

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro :
Europe : 2.55 ECU
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs

Collaborèrent à ce numéro :
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Paul Boulingra-Brodouga
Anne Bourquin Büchi
Jean Christophe Bourquin
Théo Dufilo
Maud Luisier
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Jacques Mühlethaler
Claude Pahud
Charles E. Racine
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz
Yvaine Zena Z.

«La gauche à laquelle j'appartiens et m'engage depuis un certain nombre d'années n'aura donc pas à rougir de ma contribution dans le cadre de l'élaboration de cet exercice puisque, bien au contraire, j'aurai à cœur de contribuer à faire en sorte que cet exercice soit tout simplement réaliste dans son scénario et respectueux des valeurs qui fondent une société intelligente tout en permettant de vérifier quelques aspects de l'état de préparation des organismes publics censés protéger notre population.
Il ne s'agit donc nullement, au travers de cet exercice de défense générale, de se mettre au garde-à-vous devant n'importe quel représentant de n'importe quel parti, ça n'a jamais été mon genre d'ailleurs et ce n'est pas demain la veille que cela arrivera, question de dignité.»

Pierre Salvi,
syndic socialiste de Montreux,
in *Domaine Public*, 13 mars 1997

«Les agriculteurs, eux aussi, ont eu à subir des baisses de revenu comme personne.»

Marcel Sandoz,
conseiller national radical vaudois,
in *Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale*, séance du 5 mars 1997

«Alberto Bigon, dans son travail de bénédictin, n'a fait que réveiller le Valaisan qui sommeille en chaque joueur, fût-il étranger.»

Christian Michellod,
in *FC Sion*, supplément du Nouvelliste,
avril 1997

«Utiliser un moyen aussi lourd que la grève me semble léger.»

Jean Jacques Schwaab,
chef du DIPC vaudois,
in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, avril 1997

«Le messie est devenu l'antéchrist, voué aux gémonies par des milliers d'amants aigris, par simple dépit amoureux.»

Christian Despont,
à propos de Bertrand Jayet,
ex-président du LHC,
in *24 Heures*, 12 avril 1997

«En Europe, c'est la Suisse qui est avec la croissance à la queue, (…) mais je pense que notre situation actuelle est peut-être meilleure que notre état mental.»

Kaspar Villiger,
conseiller fédéral,
supra *RSR1-La Première*,
29 avril 1997, vers 6h30

«Il faudrait pourtant oser un regard froid sur les lendemains qui chantent.»

Christiane Langenberger,
conseillère nationale radicale,
in *Coopération*, 4 juin 1997

«Depuis le début, le dossier des transports a été mal embouché.»

Charles Friderici,
conseiller national libéral, président de l'Ass.suisse des transports routiers,
in *Journal de Genève*, 26 mai 1997

Le lauréat du Champignac d'Argent 1990, exclu de la compétition jusqu'en l'an 2000, se rappelle néanmoins à votre bon souvenir :
«Ces soi-disant patriotes poignardèrent le pays en se coupant la main.»

Bertil Galland,mémorable mémorialiste,
in *Le Nouveau Quotidien*, 5 mai 1997

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10 % aux étudiants, et de 5 % à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30 ; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30 ; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

La librairie Basta! fait savoir à son aimable clientèle qu'elle sera fermée…
…à Dorigny : du 31 juillet au 1er septembre
…à Chauderon : du 1er au 11 août

Courrier des lecteurs

Comme en témoigne la lettre ci-dessous, les rédacteurs de *La Distinction* ont fait une brève incursion dans le monde des médias électroniques. Pour autant qu'elle ne laisse pas de séquelles dans le comportement de nos collaborateurs, cette expérience, de l'avis des spécialistes, devrait rester sans suites.

TVRLX

Je suis une téléspectatrice assidue de la Télévision de la Région Lausannoise, je voudrais vous demander si vous n'auriez pas par hasard une cassette vidéo des interviews de votre personnel par Jean-Marc Richard, car je l'aime beaucoup et j'ai raté les premières minutes où il vous a interrogés vendredi passé. En tous cas à la fin il était mieux que vous, en tous cas beaucoup mieux que le type enrhumé et que l'autre qui mettait tout le temps le doigt dans son nez, vous n'étiez pas très brillants et pas très bien élevés. La recette je ne l'ai pas comprise, et le dernier il n'a presque pas parlé et c'était tant mieux. Mais Jean-Marc Richard il est vraiment bien, et depuis qu'il n'a plus sa queue il est encore mieux.

Avec mes remerciements et mes salutations distinguées.

Suzy Dafflon,
EMS Youkaïdi, Lutry

Oui, chers lecteurs, au cas où vous l'auriez irrémédiablement manqué sur la chaîne la plus avant-gardiste de tout le paysage audiovisuel européen, sachez que nous sommes passés à la télévision du 21 au 23 mai derniers. Nous n'avons pas enregistré nos prestations et n'envisageons pas de les mettre en vente. ***[réd.]***

Les plaisanteries les plus courtes sont les moins longues...

Onc me cherchâtes noise, et il est temps maintenant que vous répariez. Oui, je vous rappelle qu'au bon temps où j'étais étudiant en lettres, vous publiâtes une lettre d'un mien oncle, qui m'embrigadait dans une médisance à propos de la corpulence d'un enseignant de sociologie et du taux d'alcoolémie qui semblait tant imbiber son organisme qu'il en était encore perceptible (à l'odeur en tous cas) lors de ses cours du mardi matin à 8 heures. Je dus y répondre et ma maladresse envenima horriblement l'affaire.

Ces publications semèrent ainsi une zizanie considérable dans mon entourage familial, et me firent passer pour un escogriffe malencontreux. Plus grave encore, je fus soumis à la vindicte publique : d'abord je fus menacé par une congénère étudiante de faire l'objet d'un chapitre assassin de son mémoire sur «le courrier de lecteurs comme genre littéraire». Ensuite, bien sûr, la docimologie étant ce qu'elle est –une science tout qu'exacte– je passai de justesse certain examen de sociologie, et je ne suis pas sans soupçonner celui qui m'évalua d'avoir quelque peu forcé sur la sévérité (après l'avoir fait sur le vin…) pour gourmander mes médisances passées.

Tout cela, c'est de votre faute. Arrivé maintenant au terme de mes études, j'exige maintenant que vous fassiez quelque chose pour moi. Je vous informe donc que mes talents littéraires me permettent d'occuper une place d'assistant à 20 % en géographie quantitative; je vous fais assavoir qu'après moult tentatives et soupirs j'ai trouvé une bonne amie et que nous avons la ferme intention de nous installer dans un nid douillet commun. J'exige donc que vous fassiez passer dans *La Distinction* une petite annonce gratuite demandant si, à l'automne, ne se trouverait pas, près de la gare (car il m'arrive de prendre le train, quelque fin de semaine, pour aller trouver cette famille qui m'a réaccueilli en son giron, maintenant que je suis nanti d'une licence et d'une douce compagne) si donc ne se trouverait pas à louer, à l'endroit susdit et pour un prix modéré, c'est-à-dire en rapport avec mes revenus, un charmant trois pièces et demie, si possible avec cachet, cheminée, petit jardin et vue sur le lac. Vous pouvez faire figurer cette annonce où vous voulez dans votre périodique, pourvu qu'elle y paraisse. Ceci fait, je m'estimerai dédommagé des peines que vous m'avez fait endurer.

B. Clarme,
assistant à temps partiel en Faculté des Lettres

Il n'en est pas question! ***[réd.]***

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

AUX hommes, aux vieilles peaux.

C'est l'été. Vous êtes-vous mis dans la peau du séducteur ? Humez-vous le grain délicat de la peau des femmes ensoleillées ? Frémissez-vous de la chaleur et des odeurs du vent, qui font frissonner la fleur de votre peau ? Vous souvenez-vous de cette femme à la peau douce et aux lèvres de miel, qui osa vous avouer qu'elle vous avait dans la peau mais qui, pour une raison que vous ignorez, vous appelait Léon ? C'était il y a bien longtemps, n'est-ce pas, le bain de minuit, sa peau blanche sous la lune, le délice du frotti-frotta des épidermes, les baisers sur tout le corps ?

Vous remémorez-vous la mue qui a eu lieu ? Marcel vous le rappelle, dans ce livre relié pleine peau que vous ne reprenez jamais : «Et cet amour n'était plus. On pouvait le toucher aux points jadis sensibles sans que Jean éprouvât rien, comme une peau morte que nous portons encore avec nous, mais qui désormais ne ressentira plus ni caresses ni piqûres, qui n'est plus nous, qui est morte». Cet amour n'est plus qu'une effigie, une momie qui n'a que la peau sur les os.

C'est l'été. Vous vous croyiez Peau d'âne, mais n'avez-vous pas vendu la peau de l'ours ? Ne sentez-vous pas le soleil qui tape dur sur votre cuir desséché, qui le fait partir en lambeaux ? Ne voyez-vous pas vos veines qui palpitent, votre peau d'orange qui luit cireuse comme une soupe au tapioca, votre ventre qui s'affaisse et se plisse ? Votre hâle va se faire la malle, une fois de plus, et vous ne ferez pas peau neuve. Vous vous croyiez plein d'énergie, vous pensiez réussir, une fois de plus à vous prendre vous-même par la peau du cou; mais non, vous avez la peau trop courte.

C'est l'été, certes, mais sentez-vous l'effroi qui vous donne la chair de poule, sentez-vous votre cuir tanné qui se hérisse, sentez-vous votre couenne qui s'épaissit, sentez-vous vos rides qui se creusent, sentez-vous le prurit de l'âge qui court sous vos vieilles cicatrices ? Suez-vous l'angoisse par tous vos pores ? Purulent-elles assez, vos envies tuméfiées ? Sentez-vous le temps qui vous colle à la peau, couperose, vergetures, crevasses, pustules et durillons ?

Le temps, peau de chagrin, peau de vache et peau de banane ?

Sentez-vous tout cela ? Alors vous êtes mal dans votre peau, vous ne la sauverez pas, vous ne coudrez pas celle du renard à celle du lion. Vous pouvez craindre pour elle : elle n'a qu'un temps, elle s'use et se flétrit, et tous ces sentiments d'amour et de nostalgie ne sont que peau de balle et balai de crin. *(T. D.)*

Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le nouvel épisode des enquêtes du Maigret vaudois, *L'inspecteur Perrin dans les Andes*, attribué à Michel Bory, était une pure imposture.

Faits de société

Propos rassurants sur l'honnêteté des élus libéraux

«A l'honnête homme vaudois, ancien conseiller d'Etat qu'était Claude Bonnard a succédé l'honnête homme neuchâtelois, ancien conseiller d'Etat qu'est François Jeanneret. A François Jeanneret succède aujourd'hui l'honnête homme genevois, journaliste qu'est Jacques-Simon Eggly.»

Suzette Sandoz, femme honnête et conseillère nationale libérale vaudoise, in *Journal de Genève*, 27 avril 1997

À nos lecteurs

La hausse des prix des taxes postales pour les journaux ayant moins de mille abonnés (voir *La Distinction* n° 52) a fait sentir ses effets. Pour la première fois depuis 1987, nos comptes de l'an passé font apparaître un déficit de quelques milliers de francs.

Des mesures drastiques d'économies ont été prises : abandon de l'impression en quadrichromie, retour à la composition sur Macintosh Plus 512 Ko, détermination de conditions-cadres, licenciement du service marketing, mise en franchise des filiales à l'étranger, régime sans matières grasses d'origine animale imposé au rédacteur en chef. Cette rationalisation synergétique de nos coûts de production ne suffira malheureusement pas à faire retrouver à nos chiffres la gaie couleur du noir comptable. Contraint par le complot libéral qui s'est emparé de la citadelle des services publics fédéraux, l'Institut pour la Promotion de la Distinction s'est résigné à augmenter les tarifs d'abonnement qui sont désormais les suivants :

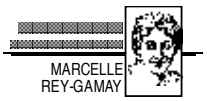
Abonnement normal d'une année : **Frs 25.–**
Abonnement pour retraités, chômeurs et étudiants de première année : **Frs 20.–**
Le prix de vente au numéro passe à **Frs 4.35**

La rédaction remercie et félicite ses lecteurs de leur compréhension et de leur attention.

LES ÉLUS LUS (XXXII)

Le Petit Rochat Illustré (2)

«Allô ! [–] Oui c'est moi. Écoute, on a gagné. Tu peux avertir ton frère que le superparking du Flon a passé. Mais ça a pas été facile. Même parmi les commerçants y en a qui commencent à penser zones piétonnes. [–] Oui son bureau est pratiquement certain d'obtenir la construction. [–] Bien sûr que je viens. On va fêter ça. Prépare le champagne. [–] En ce moment, je sors du parking de Montbenon. Héhé, s'ils se doutaient de la concurrence qu'on va leur faire. [–] Tu as raison, faut pas que quelqu'un nous voie



ensemble. Y a sûrement un petit malin qui ferait la relation entre le conseiller communal président du Comité "pour une ville qui se les roule" et le grand constructeur de parkings… [–] T'en fais pas, comme d'habitude je change de voiture à La Sallaz. Ni vu ni connu, je suis à Belmont dans une demi-heure. À Belmont le Vicomte. [–] Non, rien, une plaisanterie. Je t'expliquerai entre quatre z'yeux. Attends, y a un flic au bord du trottoir. Je pose l'appareil un instant sur le siège. [–] *[Hurlant]* Je t'entends pas. Voilà. Qu'est-ce tu disais ? [–] Si c'est interdit de téléphoner au volant ? Je sais pas, mais ça m'étonnerait pas, depuis le coup de la ceinture de sécurité, on peut s'attendre à toutes les entraves à la liberté individuelle. [–] Moi aussi j'ai envie de toi, ma chérie. Tu verras qu'un jour, ça aussi ça sera interdit. Je vois d'ici les slogans de la prévention routière « No erection, no problem », « Fantasmer ou conduire, faut choisir », « Votre vie est entre vos mains » [–] Je me vante? Ouais tu as raison. La journée a été éprouvante. Faudra d'abord que je boive un bon verre. Mais bordel, pourquoi ça avance pas ? Ça fait dix minutes que j'attends. [–] Deux minutes, d'accord. Et puis pourquoi ce qu'ils ont réduit la route à deux pistes ? Encore un coup du directeur de police communiste. Comme si ces gens-là n'avaient pas assez montré leur incompétence en matière de circulation des biens et des personnes [–] Mais non je m'énerve pas. Si tu savais la chaleur qu'y fait. Et je suis arrêté à un mètre, un tout petit mètre de l'ombre du Grand Pont, et juste derrière un camion de bières. La prochaine, je la prends avec air conditionné. Si ton frère tient ses promesses, ça devrait pas me poser de problème. Qu'est-ce que tu penserais comme slogan pour le parking ? Quelque chose comme « Pour vos achats, floncentrez-vous »… [–] « À Flon la caisse » ? Ça c'est une trouvaille !… Ça repart. *[Hurlant]* Je l'ai laissé tomber en décrochant le frein à main. Attends, je me baisse. Merde qu'est-ce qu'il a à freiner comme ça tout d'un coup, celui-là, avec ces bières à la con. J'ai bien failli… [–] Me dépêcher ? Tu en as de bonnes ! Ça passe au rouge, tant pis je force. J'espère qu'y avait pas de flic. Toute façon, ça a pas servi à grand chose. Maintenant ça semble vraiment bloqué. Je suis presque sous le Pont Bessières. J'espère que je vais pas me prendre un suicidé sur le capot. Ça serait le bouquet. Tu entends les sirènes de police ? Sûrement un accident. [–] Je vais essayer de faire un tourner sur route. Voilà. Voilà. Mince alors, j'ai seulement réussi à bloquer la circulation dans l'autre sens. Maintenant je suis tout à fait coincé. Écoute Isabelle, je suis désolé, je vais pas pouvoir passer chez toi. [–] Non, je t'assure, je risque d'être immobilisé pour un bon moment. [–] Je te laisse. D'ailleurs il faut que je téléphone à ma femme. Je n'aurai peut-être même pas le temps de passer prendre les gosses à la garderie. [–] »

Moralité : ***« Force est de constater que l'homme n'évolue pas »*** **[1].**

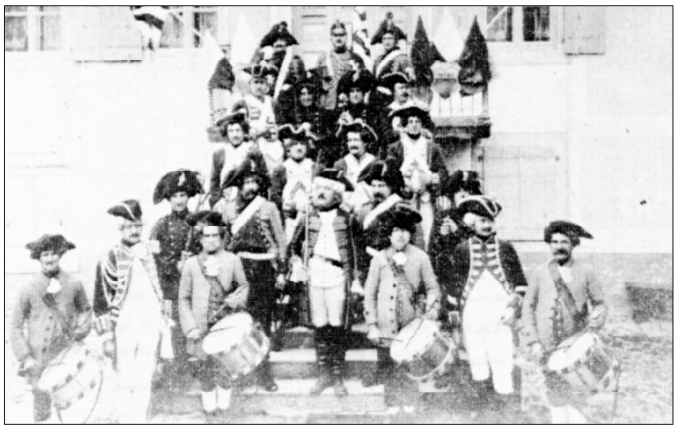
M. R.-G.

1) Interview d'Éric Rochat, candidat libéral au Conseil des États, *24-Heures*, vendredi 13 octobre 1995.

P.S. Les tranches de vie destinées à illustrer la pensée de l'illustre médecin généraliste et sénateur à tout faire sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existantes, ayant existé ou désirant exister serait drôlement fortuite.

Le poids du passé

LE géographe et historien David Lowenthal est reconnu comme une autorité dans le monde anglo-saxon surtout depuis la publication de sa monumentale étude intitulée *The past is a foreign country* (1985), un monument d'érudition fine et synthétique concernant notre regard sur le passé. Il approfondit maintenant sa recherche en étudiant conjointement les rapports que nous entretenons avec l'histoire et avec cette notion complexe nommée dans le texte *heritage*, qui devrait sans doute être traduite en français par «patrimoine», et qui désigne l'ensemble des valeurs, notions et croyances que nous estimons avoir héritées du passé et que nous nous approprions.



Le bicentenaire de la mort du major Davel, comme il fut concélébré à Vallorbe en 1923

L'*héritage* est aujourd'hui notre lien le plus fort avec le passé; or, contrairement à la démarche historique, le lien patrimonial est «fondé sur la révélation de la foi et non sur la preuve rationnelle». Tout ce qu'un groupe humain tire du passé pour le reformuler en fonction de ses attentes et de ses préjugés relève de l'héritage: mythes, nostalgies, mouvements de protection des sites et culte des figures tutélaires, toute notre perception du présent est hantée par le passé, un passé toujours remodelé en fonction des attentes du présent. Bien sûr, les historiens se méfient de cette perpétuelle affabulation, mais Lowenthal rappelle à juste titre que l'histoire elle aussi n'est qu'une perpétuelle réécriture, et l'originalité de sa démarche tient dans la proposition suivante: si l'on veut comprendre une société et sa relation au passé, l'étude historique ne suffit pas, elle doit être complétée par une réflexion sur les notions d'héritage qui, en dépit de falsifications et de naïvetés apparentes, sont révélatrices des valeurs et des buts d'un groupe social.

En bon humaniste, Lowenthal n'est jamais simplificateur: il ne cesse au contraire de montrer l'extrême complexité de nos relations au passé, et s'il dénonce avec force les dérives dangereuses du culte patrimonial nationaliste, bigot, chauvin, intégriste ou raciste (à Mostar comme en Irlande ou aux Etats-Unis), c'est pour montrer plus loin qu'une perpétuelle reconstruction du passé est nécessaire et féconde pour tous les groupes humains, en particulier ceux qui ont été dépouillés de leur culture, ou méprisés par un groupe dominant. Car si l'histoire est écrite par les vainqueurs, le patrimoine appartient de plus en plus aux vaincus qui en font une source de gloire et un fort ciment d'identité: la défaite se porte bien, et à ce jeu de qui perd gagne nous souhaitons tous être des Indiens, des *good guys*…

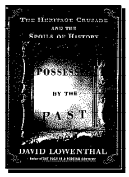
L'auteur excelle à montrer l'ambivalence de notre utilisation du passé: jamais celui-ci n'a été à ce point adulé, discuté, reformulé, travesti… il est plus accessible mais plus fragile, notre monde moderne ne cesse de vouloir le protéger, alors qu'il le rend obsolète et le détruit à un rythme de plus en plus soutenu (des pages magnifiques sur la disparition des langues parlées, des cultures minoritaires), en un mot: *«we kill what we love»*.

Deux chapitres étudient les relations de l'individu à son héritage national et ethnique; les quatre suivants montrent comment le culte du patrimoine réforme les anciens passés et en invente de nouveaux au grand dam des faits historiques. Ces pages dénoncent efficacement cette dérive qui exalte le chauvinisme, promeut une vision kitsch des rapports historiques, favorise la domination des élites qui ne défendent jamais si bien le patrimoine (et même ses icônes révolutionnaires) que lorsqu'il est devenu politiquement inoffensif: les dominants ne valorisent la culture des minorités qu'au moment où celles-ci «ont perdu leurs dents» et sont forcées de s'adapter aux attentes des dominants, ne serait-ce que pour assurer les rentrées de devises du tourisme…

Il faudrait pouvoir montrer à quel point le texte de Lowenthal est pétri d'humour et de finesse; son écriture est d'une roborante vigueur, le lexique peut être populaire aussi bien que raffiné, la phrase bien balancée est souvent mimétique du propos: les antithèses viennent naturellement à la plume du savant critique qui montre par là que les choses du monde ne sont jamais tout d'une pièce, que toute simplification est abusive, et que nous nous trouvons le plus souvent faire ceci en disant le contraire, tout en étant convaincus d'être sincères… C'est ici que l'humour intervient: en lisant *Possessed by the past*, nous comprenons que nous sommes bel et bien des possédés qui ne cessent de mentir et de se mentir en travestissant le passé d'oripeaux bien présents, mais l'auteur n'a jamais le moindre mot de mépris pour cette duplicité; s'il peste avec énergie contre les falsifications impardonnables du révisionnisme, du racisme et de l'ethnisme meurtrier, la plupart du temps il montre que nos manipulations du passé n'ont rien de bien nouveau et révèlent nos limites plus que notre perversité: nous sommes fous, mais Lowenthal dit entre les lignes que si les hommes n'avaient pas cette folie, ils ne seraient sans doute guère plus sages. Ce ton à la fois sévère et bienveillant, à l'ironie dénuée d'amertume et d'aigreur, qui n'épargne pas même les errances de l'auteur, me fait à chaque détour de page penser à Montaigne.

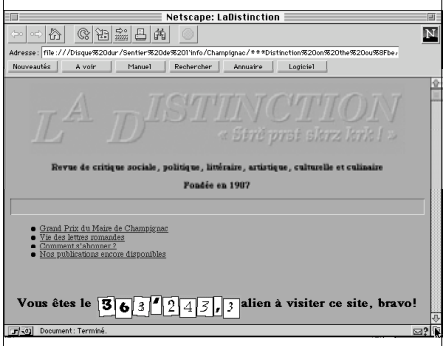
A l'heure où la Suisse est obligée à passer sans transition d'une lecture «patrimoniale» de son passé (les mythes qui ont forgé notre identité nationale, de Tell à la Mob) à une vision plus «historique» –mais cette révision, dirait sans doute l'auteur, est elle-même entièrement contaminée par des exigences et des revendications qui sont de l'ordre de l'héritage, ce qui laisse augurer que le travail des historiens ne sera qu'une réécriture de l'histoire conforme aux attentes du présent, et des différentes «communautés» intéressées par cette réévaluation patrimoniale –à l'heure où tout héritage est «réifié sous la forme d'un *être* inaltérable» au lieu d'être considéré comme «l'artifice social fluide qu'il est», pas de lecture plus nécessaire que celle de Lowenthal. Une traduction, et vite!

Ch. E. R.



David Lowenthal
Possessed by the past
The heritage crusade and the spoils of history
The Free Press, 1996

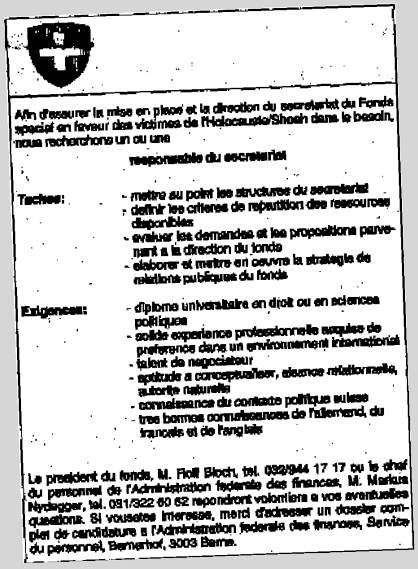
The Distinction on the Ouèbe



Afin d'héberger son site Internet, actuellement en préparation, *La Distinction* cherche un serveur compatissant et bon marché, qui accepterait de recevoir les demandes venues de la planète entière pour consulter, entre autres merveilles, l'intégrale du Grand Prix du Maire de Champignac.
Les propositions sont à adresser à la rédaction ou aux librairies Basta !

Recherches sur la langue suisse

Assez d'amateurisme dans les communications officielles!



Afin d'assurer la mise en place et la direction du secrétariat du Fonds spécial en faveur des victimes de l'Holocauste/Shoah dans le besoin, nous recherchons un ou une

responsable du secrétariat

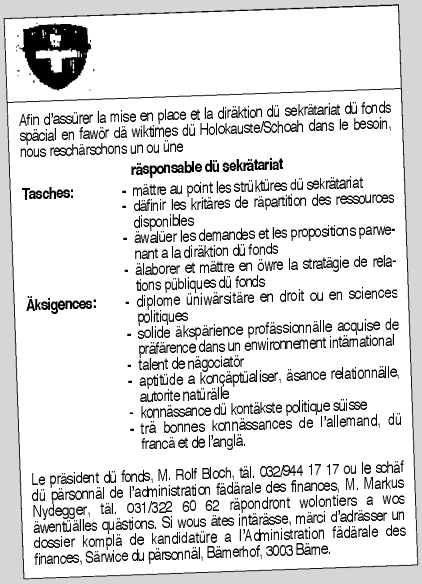
Tâches:
- mettre au point les structures du secrétariat
- définir les critères de répartition des ressources disponibles
- évaluer les demandes et les propositions parvenant à la direction du fonds
- élaborer et mettre en œuvre la stratégie de relations publiques du fonds

Exigences:
- diplôme universitaire en droit ou en sciences politiques
- solide expérience professionnelle acquise de préférence dans un environnement international
- talent de négociateur
- aptitude à conceptualiser, aisance relationnelle, autorité naturelle
- connaissance du contexte politique suisse
- très bonnes connaissances de l'allemand, du français et de l'anglais

Le président du fonds, M. Rolf Bloch, tél. 032/944 17 17 ou le chef du personnel de l'Administration fédérale des finances, M. Markus Nydegger, tél. 031/322 60 62 répondront volontiers à vos éventuelles questions. Si vous êtes intéressé, merci d'adresser un dossier complet de candidature à l'Administration fédérale des finances, Service du personnel, Bernerhof, 3003 Berne.

Journal de Genève et Gazette de Lausanne, 31 mai 1997

Äksklüsif: äsquisse d'üne väritable orthographe fädärale



Afin d'assürer la mise en place et la diräktion dü sekrätariat dü fonds späcial en fawör dä wiktimes dü Holokauste/Schoah dans le besoin, nous reschärschons un ou üne

räsponsable dü sekrätariat

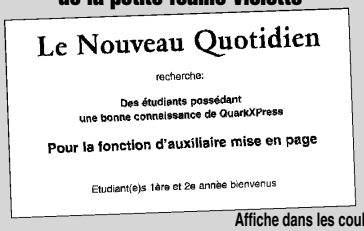
Tasches:
- mättre au point les strüktüres dü sekrätariat
- däfinir les kritäres de räpartition des ressources disponibles
- äwalüer les demandes et les propositions parwenant a la diräktion dü fonds
- älaborer et mättre en öwre la stratägie de relations pübliques dü fonds

Äksigences:
- diplome üniwärsitäre en droit ou en sciences politiques
- solide äkspärience profässionnälle acquise de präfärence dans un enwironnement intärnational
- talent de nägociatör
- aptitüde a konçäptüaliser, äsance relationnälle, autorite natürälle
- konnässance dü kontäkste politique süisse
- trä bonnes konnässances de l'allemand, dü francä et de l'anglä.

Le präsident dü fonds, M. Rolf Bloch, tät. 032/944 17 17 ou le schäf dü pärsonnäl de l'administration fädärale des finances, M. Markus Nydegger, tät. 031/322 60 62 räpondront wolontiers a wos äwentüälles quästions. Si wous ätes intärässe, märci d'adrässer un dossier komplä de kandidatüre a l'Administration fädärale des finances, Särwice du pärsonnäl, Bämerhof, 3003 Bärne.

Faits de société

Nouvelle étape dans la professionnalisation de la petite feuille violette



Le Nouveau Quotidien

recherche:

Des étudiants possédant une bonne connaissance de QuarkXPress

Pour la fonction d'auxiliaire mise en page

Etudiant(e)s 1ère et 2e année bienvenus

Affiche dans les couloirs de l'Ecole suisse de l'Industrie graphique, avril 1997

Suspense lisboète

Antonio Tabucchi
La tête perdue de Damasceno Monteiro
traduit de l'italien par Bernard Comment
Christian Bourgois, 1997, 246 p., Frs 36.90

Le professeur de littérature portugaise Antonio Tabucchi a le goût des postfaces professorales dans lesquelles il s'explique sur ses intentions romanesques. Le héros éponyme du magnifique *Pereira prétend* était présenté comme un personnage de fiction venu s'imposer à son créateur et qui, à travers sa lente prise de conscience, devint sous la plume de Tabucchi le témoin de la montée bien réelle du salazarisme. Situé de nos jours, ce *Damasceno Monteiro* suit la démarche inverse. Tabucchi dit être parti d'un fait divers. Un jeune Portugais a été torturé et tué dans un commissariat de la Guarda Nacional, puis son corps, décapité, retrouvé dans un parc. Reste à mener l'enquête, à élaborer la fiction. Rien de tel que la figure du journaliste pour incarner cette tension entre fiction et réalité. Au journaliste Pereira succède ici le journaliste Firmino. On se méprendrait toutefois en dénonçant le remake. A vrai dire, il s'agit moins du «retour de Pereira» que du «retour de Tabucchi».

Firmino travaille dans un tabloïd de Lisbonne qui cherche à vendre du papier imprimé et, qui sait? à devenir faiseur d'opinion, par l'exploitation systématique des faits divers les plus morbides. Firmino est un intellectuel, pisseur de copie faute de mieux. Il a en projet un docte mémoire consacré à l'influence de l'écrivain italien Elio Vittorini sur la littérature portugaise de l'après-guerre. A peine sorti d'un reportage sur un crime sanglant, il pense se consacrer à son mémoire. Le directeur du journal qui le stipendie chichement n'en a cure et l'expédie sur les lieux du crime. Crime qui, dans sa version romanesque, prend la forme du cadavre décapité trouvé par un gitan établi à Porto.

Porto, pour l'habitant lettré de Lisbonne, c'est l'endroit où l'on passe sa journée à manger des tripes. Ce dont Firmino a une sainte horreur, sans les avoir jamais goûtées, pas plus de surcroît qu'il ne connaissait cette ville qui représente pour lui le comble du provincialisme, l'opposition absolue à ses valeurs culturelles. Firmino pour qui Lisbonne est une amicale banlieue de Paris, où il rêve de s'établir. Contraint et forcé, son salaire en dépend, Firmino se rend à Porto. Il y affrontera les tripes honnies, y mènera avec opiniâtreté ses investigations, commerce de matériel informatique et trafic de drogue au menu. On n'est pas impunément admirateur de Lukács, qui soutenait que *«la connaissance directe de la réalité est un instrument indispensable pour formuler une opinion critique. Il n'y avait pas de doute.»*

En guise d'apprentissage de la réalité et de distance critique, Firmino bénéficiera surtout de sa rencontre avec un avocat de Porto. Une célébrité locale surnommée Loton (référence à sa prestance et à son physique rappelant ceux de l'acteur Charles Laughton) qui a quelques comptes à régler avec la haute société dont il est issu et qui connaît mieux Lukács que notre héros, en dépit de son éducation conservatrice.

Rebelle établi, lettreux par habitude, Loton, et rebelle par la force des choses, lettreux par ambition, Firmino, forment un duo formidable. Leurs joutes littéraires sont un régal d'autant plus accompli que Tabucchi ne perd jamais de vue le roman à suspense qu'il a voulu offrir, passionnantes leçons de philosophie du droit à l'appui. *(G. M.)*

Des mots sur fond de silence

Parler –pour quoi faire ?

«Il y a ce que nul n'a vu ni connu sauf celui qui cherche dans le tourment des mots à traduire le secret que sa mémoire lui refuse.»

Il est des livres qu'on s'approprie par une patiente approche. Non qu'il faille, pour en venir à bout, s'astreindre à la corvée d'une lecture imposée, mais parce qu'ils défient toute référence littéraire, se dérobent à toute échappatoire culturelle et obligent le lecteur à abdiquer ses attentes préconçues. De tels livres exigent qu'on chemine avec eux, à leur rythme. C'est le cas du dernier Louis-René des Forêts.

Auteur de plusieurs titres phares (dont *Le Bavard* en 1946), des Forêts s'était tu pendant des années, préférant «fausser compagnie au monde discoureur». De son désert silencieux, il rapporte quelques fragments de mémoire ainsi qu'une réflexion sans cesse filée sur l'impossibilité d'enclore l'existence dans des mots, de la restituer par le langage, en même temps que sur la vanité qu'il y aurait à croire qu'on se puisse aisément départir de l'urgence de parler, tant nous nous éprouvons à la fois sommés et empêchés de dire, écartelés entre le besoin de témoigner et la tentation de se taire: *«Qu'on se taise faute de savoir que dire ou qu'on prenne la parole faute de pouvoir se taire, c'est du pareil au même: anorexie et boulimie langagières, deux symptômes d'un mal identique conditionné par une aveugle crédulité.»* De même: *«Se méprend du tout au tout quiconque fait vœu de taciturnité dans l'espoir d'y trouver un apaisement. Passer des jours et des jours à se taire ne délivre pas de la malédiction de la parole, c'est au contraire la subir avec un surcroît de douleur.»*

On le devine: des Forêts n'est pas un adepte de l'exhibitionnisme en littérature. Il travaille avec un pèse-phrases et semble passer ses mots au filtre de l'expérience de toute une vie, affichant un refus souverain de l'anecdote. Jamais il ne cherche à «faire histoire», seulement à élucider pour les cristalliser dans la formulation la moins inexacte les rapports énigmatiques qu'entretiennent la mémoire (donc la vie) et le langage: *«Sans cesse de là-bas à ici où le* je *n'est plus qu'un* il *douloureusement proche, douloureusement étranger, tantôt surgi d'ailleurs ou de nulle part, tantôt né sur place et comme déchargé par les mots de tout le poids de la mémoire qui subordonne la vérité d'une vie à la vérité des faits.»* (1)

L'épouvante et la grâce

Avec une extrême retenue, l'ouvrage livre quelques souvenirs autobiographiques. Sont ainsi exhumées l'enfance avec ses terreurs et ses émerveillements accordés à l'expérience d'un monde qui s'offre alors dans sa sauvage immédiateté, l'éducation dans une abbaye monastique aux techniques de surveillance et de punition si prégnantes que l'adolescent se sent constamment «talonné au juste par quoi? Par rien, mais ce rien est tout-puissant» et qu'il lui faudra des années avant de «rompre le cercle étouffant de la faute et du rachat». Il y a aussi la mort foudroyante de la mère, demeurée vivante dans ses rêves d'adulte, un séjour dans le Reich hitlérien, la «drôle de guerre» et la débâcle, l'épisode du maquis. L'auteur évoque également la tragédie de la *Shoah* qui se traduit pour nous sous le mode de l'irreprésentable et de l'omission, l'expérience de la mort d'un ami, du bonheur conjugal trop tôt endeuillé par la perte d'un enfant.

L'épreuve du deuil et de la séparation, l'insaisissable privation et la souffrance renouvelée qu'elle engendre, mettent certes le langage en question: *«Sans doute eût-il fallu, pour garder en soi un fond de gaieté, ne rien voir du monde ni entendre qui vienne de son versant le plus sombre, rien que les éclaircies au sommet et la musique parfois d'une ineffable beauté, mais c'est là encore rêver tout haut, car croirait-on avoir occulté l'innommable qu'il bondirait hors de l'ombre pour rentrer le rire dans la gorge.»* Cependant, elles ne l'abolissent pas —même l'indicible aspire à se dire: *«... la nécessité d'arracher le malheur à la nuit du silence absout le crime de trahison: le langage fait obstacle à la déchirure de l'être, mais lié au malheur qu'il désigne, il est aussi cet être déchiré, en désaccord avec lui-même, et qui ne joue jamais qu'en perdant.»*

Que sont les mots: mise à l'écart du monde ou outils de connaissance? Que faire avec eux? Que faire sans eux? Comment parler de la peur d'en finir, de l'envie d'en finir? Ce livre ardu que traverse une parole qu'on croirait venue de nulle part, en allée nulle part, nous entretient de la difficulté d'être et de dire, de la grâce –parfois– d'être et de dire. Il trouvera son public chez les taiseux, les balbutiants, les embarrassés d'eux-mêmes et de leur questionnement. Peut-être enseigne-t-il à sa façon, sans didactisme, que le pari des mots n'est pas entièrement perdu si l'on a su reconnaître que «la vie exige que tout en nous meure et renaisse dans un tumulte incessant» et que «l'univers n'a de présence réelle que pour qui s'en fait humblement l'écho».

J.-J. M.

Louis-René des Forêts
Ostinato
Mercure de France, janvier 1997, 241 p., Frs 28.30

(1) Pour atteindre son but, l'écrivain se sert de divers procédés de distanciation: emploi systématique d'infinitives et de participiales, utilisation du *il* au lieu du *je*, souci maniaque de ne coucher sur le papier que des phrases parfaitement balancées, mais en s'interdisant tout *effet* qui se révèlerait excessivement «sonore».

Na

Je ne lirai pas

Quel plaisir de recevoir une lettre d'amour de cet amant qui vient de s'en aller.

Quelle barbe que de lire des lettres d'amour adressées par des hommes/femmes, célèbres ou pas, à des hommes/femmes, célèbres ou pas. Très vite ces minauderies sentimentales fleurent l'eau de rose. Rien à voir avec l'odeur de souffre qui se dégage d'un vrai roman construit comme un échange de lettres, *Les Liaisons dangereuses* par exemple (consultez pour preuve le n° 7 de la revue *V*, appendice hebdomadaire du *NQ* qui publia plusieurs lettres d'Amour à l'occasion de la St Valentin).

Je ne lirai donc pas les lettres de Simone de Beauvoir à son amant. Tant mieux pour elle si elle a eu du bon temps, et zut pour ce brave Jean-Paul Sartre. Mais qu'est-ce qu'un tel texte peut apporter, si ce n'est de l'argent à l'éditeur et à l'héritière de Simone de Beauvoir?

Je ne lirai pas non plus ces *Liebesbriefe an Adolf Hitler* bien que la raison de leur publication soit, elle, pour le moins obscure. Publiées sans commentaires, elles se veulent outil pédagogique: *«Das Buch riechtet sich an eine breite Offentlichkeit und ist darüber hinaus für eine problemorientierte Bildungsarbeit verwendbar.»*

Douteux, vraiment douteux, affaire à suivre... *(A.B.B.)*

Simone de Beauvoir
Un Amour Transatlantique
Gallimard, 1997, 614 p., Frs 49.–

Liebesbriefe an Adolf Hitler
Verlag für Akademische Schriften, 1994, 92 p., DM 19.80

Arrêts sur images

Petite bibliothèque pour grands vieux textes et nouveaux scénarios

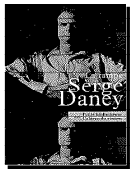
La collection «Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma» réédite des textes publiés par les éditions des Cahiers et, nouveautés, des scénarios de film.

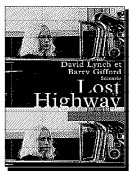
Parmi les textes anciens, reparaît *La rampe* de Serge Daney. Ce recueil de textes écrits pour les Cahiers du cinéma de 1970 à 1982 permet d'apprécier le talent du critique sur tous les fronts du cinéma où il s'est battu. Contre le cinéma qui a raté sa vocation de film publicitaire auquel il propose la reconversion: *«Ainsi Lelouch, au lieu de faire semblant de traiter un sujet dramatique avec Montand au Congo (*Vivre pour vivre*), ferait-il directement l'éloge d'une marque de treillis, ou Melville, au lieu de fourguer de la tragédie grecque dans le film noir, vanterait une marque d'imperméables.»* Contre le cinéma à la *Jaws*, dont il donne le mode d'emploi valable pour tout film catastrophe: 1. Le danger interrompt le projet d'acte sexuel (en l'occurrence, celui des petits baigneurs) 2. La violence occupe le terrain. 3. Le compagnonnage viriloïde remplace les rapports sexuels suspendus: un chasseur + un scientifique + un flic. 4. La salle entière n'a plus qu'un désir: en finir avec l'horreur, désirer le retour à la normale, autrement dit désirer la norme. Simple, peu discret, mais efficace. Heureusement, Daney a quelques cinéastes avec lui: Chaplin ou Tati par exemple. Après le cinéma de Chaplin, où l'on rit de la chute, *«ce qui est pour Tati source de comique, c'est que ça se tienne debout et que ça marche, que ça puisse marcher. Surprise infinie, spectacle inépuisable.»*

Moins drôle que Tati, mais historique, le numéro des Cahiers du cinéma de juin 1980 entièrement conçu par Marguerite Duras est également réédité.

Enfin, côté scénario, la collection comprend pour l'instant «Lost Highway» et «Y aura-t-il de la neige à Noël?»

J. M.





Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, éd. Cahiers du Cinéma-Gallimard:
***La Rampe**, Serge Daney, 1996, Frs 20.80*
***Les yeux verts**, Marguerite Duras, 1996, Frs 17.60*
***Lost Highway**, David Lynch, 1996, Frs 17.60*

Vraiment magique

Dans la série, les traducteurs inspirés de Thomas Mann: faites votre choix.

Pour certaines raisons dont je ne ferai point ici l'étalage, je fus tentée de lire *La Montagne Magique* de Thomas Mann. Le hasard voulut que j'en acquière un exemplaire en français et que, quelques jours après, j'en reçoive un en italien. Donc, je les comparai, et oh surprise! En page de garde de l'édition française, je pus apprendre que *La Montagne Magique* était la traduction de *Der Zauberger*. L'édition italienne, elle, mentionnait *der Zauberberg*.

A ma place, lequel liriez-vous? *(Y.Z.Z.)*

Thomas Mann
La montagna incantata
Corbaccio, Milano 1992, 689 p., Frs. 49.50

Estomacs sensibles s'abstenir

Les années glauques

«*Le sol était jonché de toutes sortes de choses. Le petit paquet de cheveux roulés en boule venait sans doute de Moko. Il y avait aussi le papier qui enveloppait le gâteau apporté par Lili, des miettes de pain, des rognures d'ongles rouges, noires, transparentes, des pétales de fleurs, des mouchoirs en papier sale, des sous-vêtements féminins, du sang séché de Yoshiyama, des chaussettes, des cigarettes écrasées, du verre, des morceaux de papier d'aluminium, une bouteille de mayonnaise*». Fin de dérive caractéristique des années septante, dernières pages de *Bleu presque Transparent* de Murakami Ryû. C'est le temps de Lou Reed avec *Rock'n roll Animal* et de Wim Wenders avec *Im Laufe der Zeit*. Les derniers rêves de révolution ont été détruits par l'assassinat d'Allende, c'est la fin des trente glorieuses et le début de la récession.

Malgré le lustre qu'essaient de leur conférer les tendances mode, l'âge d'or du Flower Power fut bref, s'il fut. Début des années 70, Jimmy Hendrix, Janis Joplin et Jim Morrisson sont morts, bye bye les hippies, le temps des freaks commence. Les chantres de cette ère du doute sont rares, seuls quelques auteurs, tels Pier Vittorio Tondelli en Italie ou Murakami Ryû au Japon vont oser écrire le fumet d'abjection qui saupoudre les errances de cette génération.

Baise sordide, défonce, violence gratuite, amitiés factices, *Bleu presque transparent* est un livre qui révulse. Ses protagonistes se meuvent dans cette tranche de vie qui va du moment où on lâche sa famille à celui où on s'en recrée une. Passage périlleux, vertigineux par le sentiment de vide et de liberté qu'il procure, passage propice au décrochage et à l'errance sans retour aux marges de l'esprit.

Dans *Les Bébés de la consigne automatique*, écrit en 1980, et traduit en français l'an dernier, Murakami Ryû pousse encore plus loin cette logique de désespoir et de vide affectif. Les deux personnages centraux de cette fiction ont été abandonnés nouveau-nés, comme des bagages inutiles, dans des casiers de consigne automatique.

«Pétales de chagrin»

Kiku doit sa survie à sa capacité de hurler; Hashi à sa mauvaise santé et à la puanteur de ses vomissures et de ses déjections qui attirent un chien d'aveugle vers le casier où il est enfermé. L'histoire se déroule dans un Japon violent et sans culture, un monde dur, nu, où le verbe de l'écrivain dissèque le réel dans toute sa crudité. «*Anémone sauta dix fois sur le trampoline puis se dirigea vers la salle de musculation. Le matin, il y avait surtout des femmes. Dans l'entrée flottaient des effluves de graisse frottée de poudre et de parfum. Sur la pelouse artificielle, les corps grassouillets boudinés dans les vêtements de sport blancs ressemblaient à des chenilles ou des larves de guêpes. De gros bébés nouveau-nés bourrés de lait avec des pompes à air comprimé introduites dans leur derrière, qui faisaient de l'exercice pour garder la ligne. La sueur dégoulinant de leur cou devait être sucrée. Même si on leur coupait un bout de chair, elles ne saigneraient pas. Kiku imagina diverses choses dégoulinant par terre en même temps que leur sueur grasse et jaunâtre: des grains de riz, des bouts de spaghetti écrasés, du pâté de soja moisi, de la mayonnaise figée, du lard fermenté, des œufs à moitié digérés, du gâteau au fromage blanc. Dites, jeune homme, fit l'une des larves en rampant vers Kiku, c'est vrai que les abdominaux sont efficaces contre la constipation? Je n'en sais rien, répondit Kiku puis il se dépêcha d'aller rejoindre Anémone.*»

Hashi devient chanteur bisexuel et Kiku, champion de saut à la perche et matricide. La recherche désespérée de leur identité les mènera à une apocalypse qui préfigure, avec quinze ans d'avance, l'attentat au sarin de la secte Aum dans le métro de Tokyo.

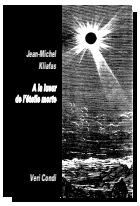
Cette histoire terrible fascine et, à proprement parler, prend le lecteur aux tripes. Elle permet aussi de découvrir en Murakami Ryû un narrateur d'une richesse et d'une imagination foisonnante, pullulante même, qui dévoile sans complaisance un Japon kamikaze et autodestructeur, bien loin de l'imagerie d'Épinal des geishas et des samouraïs. Normal donc qu'après sa lecture, vous ne puissiez plus regarder votre chaîne Sony d'un œil insouciant…

A. B. B.

Murakami Ryû
Bleu presque transparent
Piquier, janvier 1997, 204 p., Frs 12.50

Murakami Ryû
Les Bébés de la consigne automatique
Piquier, mars 1996, 476 p., Frs 44.20

Les branches de l'étoile



Jean-Michel Kliafas
A la lueur de l'étoile morte
Veri Condi, 1996, 216 p., Frs 16.50

Jean-Michel Kliafas s'était fait connaître dans les milieux philosophiques il y a deux ans en publiant *Le milieu d'Aphrodite et d'Artémis*, un essai sur la vision de l'amour dans la Grèce antique. Et voilà que, bonne nouvelle, cet érudit français d'origine crétoise change de genre et se lance dans le polar, tout en restant par certains côtés dans la veine des légendes classiques. La grande originalité du récit est que l'action (située vers 2030) se déroule alors que, Betelgeuse ayant explosé 30 ans plus tôt, ses derniers protons irradient les nuits angoissées des mortels. Dans ce climat irréel très bien rendu, Diane Laissel, une détective privée plutôt terre à terre, reçoit une mission d'un faux rabbin au charme vénéneux et pas très catholique: retrouver les sept colombes dérobées à la synagogue, avec pour tout indice une épée et un baudrier abandonnés sur place. L'enquête, rondement menée, est semée autant de cadavres que de symboles, qui alourdissent malheureusement parfois le récit, mais qui lui donnent en même temps une autre dimension dans la mesure où l'on s'apercevra assez vite que ce qui se passe sur terre n'est pas tout à fait étranger à l'agitation des astres. Un postulat ambitieux, heureusement contrebalancé par la personnalité attachante de l'héroïne qui conclut en ces termes: «*La prochaine fois qu'une étoile pète, j'encule un rabbin et je me tape deux douzaines de colombes grillées au kérosène, juré*». Intéressant. *(M. L.)*

(Annonce)

Exposition

PERSONNE-PERSONNAGE

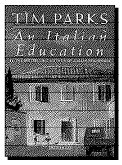
Anne-Caroline Chardonnens
Thomas Deschamps
François Gailland
Tristan Macherel
Stéphanie Gygax
Caroline Miesch
Solange Reboul
Stéphanie Isoz
Jérôme Sother
Sandra Hüsser
Thomas Zoller
Fabrizio Dörig
Nicolas Rod

Elèves de deuxième année de l'école de photo de Vevey

Vernissage le 3 juillet
dès 18h00
Du 3 juillet au 23 août

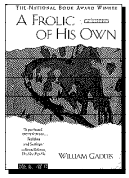
Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne

En anglais, en quelques lignes et plutôt bien



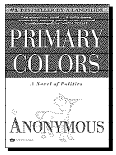
Tim Parks
An Italian Education
Minerva Paperbacks, 1996, 455 p., pas trop cher

Comment fait-on un petit Italien? La découverte des principes de l'éducation à l'italienne par un Anglais résidant aux environs de Vérone. L'affection de Tim Parks pour son pays d'adoption ne lui ferme jamais les yeux et ne le transforme pas pour autant en fabricant de stéréotypes. Ceux qui ont eu une enfance italienne s'y retrouveront et ceux qui ne comprennent pas tout ce que fait leur conjoint italien lors de ses retours de Salice Salentino apprécieront.



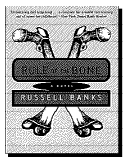
William Gaddis
A Frolic of His Own
Scribner Paperback Fiction, 1995, 509 p., US$ 12.–

Lorsqu'un grand romancier anglais (Dickens) se saisit de son monde judiciaire, ça donne *Bleak House*, chef-d'œuvre pour qui parvient à ne pas se lasser des contours et des détours de la basoche. Le plus naïf des observateurs de la réalité zétazunienne ne peut éviter de constater que cette culture (on hésite à parler de civilisation) se distingue par un penchant très incliné pour le procès et la querelle juridique. Lorsqu'un grand romancier zétazunien (Gaddis) se saisit de son monde judiciaire, ça donne *A Frolic of His Own*, chef-d'œuvre pour qui parvient à ne pas se perdre dans les subtilités de l'anglais juridique. *Enjoy*!



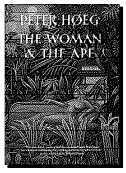
Anonymous
Primary Colors. A Novel of Politics
Warner Books, 1996, 507 p., US$ 6.99

La politique zétazunienne a le même rythme que le monde olympique: toutes les années bissextiles, une compétition effrénée, des masses de fric parties en fumée, complots, coups bas, outsiders et favoris. Il est sorti de la campagne présidentielle de 1992 ce texte, que l'on n'ose pas appeler un roman à clés: un jeune gouverneur d'un état du Sud, marié à une femme de tête et coureur de jupons invétéré, sur la voie de la victoire aux primaires démocrates. Tout cela vu par les yeux de son jeune et brillant conseiller politique. Clinton, Arkansas, Hillary Rodham Clinton, George Stephanopoulos. Inutile d'en dire plus. Amusant cependant: au début du roman, l'animatrice d'un cercle de lecture de Harlem, visité en cours de campagne, se fait sauter entre deux portes (y a pas d'autres mots) par le gouverneur. Tout récemment, l'animatrice d'un cercle de lecture de Harlem, visité en cours de campagne par Clinton, a intenté un procès au romancier pour atteinte à l'honneur ou je ne sais quoi. (Clinton, étonnant, ne l'aurait *pas* sautée entre deux portes.) Sur le goût des Zétazuniens pour les procès, voir ci-dessus.



Russell Banks
Rule of the Bone. A Novel
Harper Perennial, 1995, 390 p., étiquette perdue
En français:
Sous le règne de Bone
Babel, 1996, Frs 17.10

Le *Bildungsroman* est un genre cyclothymique: le meilleur et le pire y alternent. On passera à l'aimable lecteur la liste du pire, on évitera de donner lieu à polémique en livrant la liste du meilleur, mais on ne se privera pas de dire que *Rule of the Bone* est un remarquable spécimen du genre. Adolescence glauquissime dans un indistinct Middle-West; dérive, plus ou moins psychotropée; criminalité minuscule; sordide et lâcheté. Et cet acte fondateur dans l'histoire de ce fils à la recherche de son père (et de lui-même): une non-idylle jamaïcaine. Pour ceux qui pensent que *leurs* enfants ont des problèmes, comme pour ceux qui contemplent le monde en se demandant comment tout ce bordel va finir.



Peter Høeg
The Woman and the Ape
The Harvill Press, 1996, 228 p., UK£ 6.99

Tintin au Tibet illustre parfaitement la fascination de l'homme pour ce qui lui ressemble, tout en restant sauvage. Le yeti (et sa coiffure de noix de coco punk pre-wave) reste dans nos mémoires comme le «pauvre homme des neiges», capable des plus humains des sentiments, la compassion et l'affection. Un singe inconnu, découvert sur une île de la Baltique, est ramené clandestinement à Londres par un naturaliste distingué. Avidité des scientifiques, certitudes anthropocentriques, vanité de l'homme comme espèce. Peter Høeg construit un récit acide qui choque parfois tant il remet en cause nos certitudes. On aime beaucoup et on espère, pour les monoglottes (ou pour les polyglottes strictement continentaux), une traduction. C'est déjà fait? Ah bon…

(J. C. B.)

Notes de lecture

Chuut...

Deux livres de poche permettront aux festivaliers de l'été de bronzer moins sourd et un peu moins idiot: ils liront, dans le silence, les textes des chansons des sieurs Cohen et Reed.

Léonard Cohen assure que la qualité de ses prestations vocales dépend de l'année du bordeaux ingurgité. Ses textes ne sont pas pour autant des chansons à boire. L'infatigable graillonneur du larynx et citoyen du monde n'a cessé de composer, de Montréal à Tokyo en passant par Gingins, lais et odelettes que voici compilés. Cohen parle pêle-mêle de la Reine Victoria, de l'amour, du cocufiage, de Hitler. C'est pas vraiment riant, mais parfois beau. N'est pas Pierre Perret qui veut.

Lou Reed, quant à lui, précise en note à une de ses chansons intitulée *The power of positive drinking,* qu'il a arrêté la drogue en buvant. Une splendide population de politicards, macs, putes, surineurs et seringués loge dans ces chansonnettes au balcon desquelles pend un linge salement maculé. On a beau imaginer comment Lou Reed joue, enthousiaste, de la guitare électrique façon brossage de dents à la meule Black et Decker, tout ça ne sent pas très bon des pieds. Et pourtant, c'est lui qui le dit, c'est tout du vrai. *(J. M.)*

Léonard Cohen
Musique d'ailleurs
10/18, 1994, Frs 16.30

Lou Reed
Parole de la nuit sauvage
10/18, 1996, Frs 16.30

Bientôt à la TV

Bestwood ou comment tirer le meilleur d'Hollywood

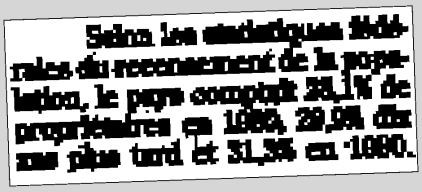
Associer Luc Besson et Clint Eastwood? Voilà qui risque de faire grincer des dents. Et pourtant on peut leur trouver plusieurs points communs. Tous deux parviennent à surmonter trois handicaps majeurs –un scénario imbécile, un budget conséquent et un casting dominé par des célébrités– pour instiller personnalité et humour à leurs films, en les sauvant ainsi de l'ennui. D'être un mythe –chacun dans son registre– ne les empêche pas d'évoluer et de se renouveler.

Avec *Les pleins pouvoirs*, Eastwood fait la démonstration de son savoir: maîtrise, minimalisme, subtilité. L'histoire ne tient pas debout? Il n'en a cure et poursuit sa route de Madison pour aller à l'essentiel, les sentiments, l'histoire intime, ici celle d'un père coupé de sa fille et qui n'a d'autre préoccupation dans la vie. Eastwood en profite pour dire ce qu'il a à dire sur la société et l'individu. Et ça n'est pas gai. On le sent d'autant plus obsédé par ses thèmes récurrents –solitude et vieillissement– qu'il doit détourner le genre policier pour les aborder.

Avec *Le cinquième élément*, c'est aussi à une sorte de détournement que se livre Besson, et même d'autodétournement puisque c'est lui qui a écrit le scénario dans sa prim(air)e jeunesse. Ça commence mal, à la Spielberg, et ça finit bien, à la Terry Gilliam. Au-delà de son savoir-faire, Besson aura prouvé entre temps qu'il est capable de deuxième degré et d'humour. Cette découverte suffit déjà à notre plaisir. *(V.V.)*

Faits de société

Doutes sérieux sur la fréquence des recensements fédéraux


Selon les statistiques fédérales du recensement de la population, le pays comptait 26,1% de propriétaires en 1986, 29,9% dix ans plus tard et 31,3% en 1990.

Christophe Roulet, «Est-ce le moment de devenir propriétaire?», in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 20 mai 1997

La timonerie expliquée

Fable sociale

Prologue

Lénine et Trotsky vont en bateau. Personne pour ramer.

Lénine dit à Trotsky: «Que faire?».

Trotsky répond: «La configuration synchronique du marché de la navigation est dictée par le rapport de force au sein des forces productives. Or, la navigation capitaliste est un circuit, réglé par des marins capitalistes et par des États capitalistes dont il n'est pas facile de s'emparer pour instituer le marinage socialiste à cause des contradictions générées par le marinage capitaliste lui-même au sein de la classe marine. La transition vers le socialisme marin n'est pas un processus qui s'achèvera de sitôt: on voit par contre émerger quantité de conflits et de pertes de pouvoir qui…»

Lénine soupire. Il pense qu'il n'avance pas.

Trotsky continue: «… prouvent que la solution est à rechercher ailleurs. Et cet ailleurs, ce n'est pas forcément l'Etat marin. Pourquoi serions-nous réduits à n'espérer de progrès et de secours que de l'Etat? Quand l'Etat rame, il n'avance pas toujours. Ailleurs est donc autre part. Primo…»

Lénine s'énerve. Il n'avance toujours pas.

Trotsky est imperturbable. «… on pourrait penser instaurer un salaire social, destiné directement aux rameurs. Ce salaire social serait une mesure de socialisation de la gestion de la force de travail marine. Secundo…»

Lénine fait une grosse colère. Il pousse Trotsky par dessus bord, appelle Staline, qui a tout observé, et lui donne deux rames. Staline se tait, lisse sa moustache et rame.

Lénine est content. Il avance. Mais vers où?

Chapitre un

La mer est lisse. Pas un nuage à l'horizon, pas un souffle de vent. Rien que de l'eau, partout. Le spécialiste en météo dit au capitaine: «Chef, je pense qu'il va y avoir de l'orage. Ce n'est pas possible autrement.» Le capitaine n'écoute pas.

Le lendemain, le vent souffle, un orage éclate. La mer se démonte un peu, puis se remonte. Pour assurer la stabilité du navire, le capitaine jette à l'eau tous ceux qui ont eu le mal de mer. Il allume sa pipe, et n'écoute pas le spécialiste en météo lui prédire que ça ne va pas durer.

Et quelques jours plus tard, tempête. Le bateau perd une voile et quelques hommes de misaine. Le capitaine est fâché, mais tout rentre dans l'ordre. A nouveau, plus un souffle de vent. Le spécialiste en météo dit au capitaine: «Chef, ça va recommencer.» Le capitaine s'en fout.

Un ouragan arrive cependant. Plus fort que la tempête précédente. Les deux mâts arrière tombent dans l'eau. Le gros temps ne semble pas vouloir s'arrêter. Le spécialiste en météo explique que les orages, ce sont les mauvais côtés de l'histoire. «Il y a un dérèglement général du temps, donc une crise du temps. Cet ouragan a des apparences bien connues. Il affaiblit les matelots et le navire. Et ça ne nous sert à rien de le savoir…»

Le capitaine n'aime pas les explications, surtout quand elles ne servent à rien. Il prend le spécialiste en météo par le collet, le jette à bas du navire. Plouf! En s'éloignant, il entend encore le spécialiste en météo. «L'orage est au cœur de la navigation…»

Chapitre deux

Résumé du chapitre précédent: l'orage persiste et le capitaine n'écoute rien.

Les marins sont décimés. Mais ils sont aussi divisés. Ceux qui s'occupaient des deux mâts tombés dans l'eau n'ont plus rien à faire et n'ont plus de salaire, tous les autres s'agitent à qui mieux mieux. Ceux qui travaillent en ont assez de nourrir ceux qui ne font rien. Ils proposent de les jeter à l'eau. Ceux qui ne font rien proposent de faire le travail des autres. Mais ceux-ci ne sont pas prêts à laisser leur salaire. Quelqu'un propose de partager le travail, mais des spécialistes expliquent que les compétences pour s'occuper du mât avant sont très différentes de celles qu'il faut pour s'occuper des mâts arrière, et qu'un spécialiste de l'arrière est inutile à l'avant.

Un touriste, égaré sur le bateau, demande si on va bientôt arriver, et rappelle qu'il a des droits. La femme du capitaine exige qu'on reconnaisse le travail ménager. Un marin fait remarquer qu'on pourrait mieux rationaliser le travail sur le bateau et que son collègue direct de travail n'est pas efficace. Le représentant du syndicat des marins du bateau demande que les heures supplémentaires des marins qui travaillent soient indemnisées et qu'on révise les statuts de rémunération des marins. A la radio, on entend un consultant annoncer que la tempête va bientôt se calmer, mais qu'il faut profiter de cette occasion pour restructurer le bateau. L'ouragan souffle. Le capitaine a mal à la tête.

Chapitre trois

Résumé du chapitre précédent: tout va mal.

Les marins sont tout mouillés. Ceux qui travaillent comme ceux qui n'ont plus rien à faire. Ils créent l'association des marins mouillés, qui va demander au capitaine d'être mis au sec. Le capitaine refuse, et leur dit de travailler. Les marins mouillés insistent, le capitaine leur fait remarquer que lui aussi, il est mouillé, mais qu'il ne se plaint pas. Le ton monte.

Les marins mouillés jettent le capitaine à l'eau. On entend le capitaine dire: «Vous n'avez pas le droit…» avant de couler. Les marins mouillés essaient de se répartir le travail, luttent ensemble contre les éléments. Ils découvrent que leur bateau n'est pas le seul à être pris dans la tourmente. Une nouvelle ère s'ouvre devant eux.

L'orage continue.

(Suite au prochain livre de Pierre Rolle.)

J.-P. T.

Librement inspiré de Pierre Rolle
Où va le salariat?
Page deux & Fondation Marcel Liebmann, 1996, 118 p., Frs 20.–

Langues modernes

Et maintenant, sans transition...

FAITES un test: parvenez-vous à passer une journée entière sans entendre ou lire une de ces quatre expressions: la houlette (sous), la sellette (sur), le bras de fer, le bouc émissaire? Non. A moins de faire un trekking macrobiotique dans l'Himalaya, vous ne sauriez échapper à ces poncifs qui ne sont que la partie émergée de l'iceberg qui cache la forêt. *Le journalisme sans peine* est un ouvrage didactique qui décrit les traits marquants du langage médiatique actuel: la profusion des clichés (un lexique de 1249 d'entre eux clôt le livre), l'emploi de métaphores trop fortes ou trop rapprochées (*«Le président a admi*nistré un remède de cheval à son Premier ministre pour le remettre en selle»), les erreurs de registre, des références culturelles tout droit sorties du *Trivial Pursuit*, un abus manifeste des guillemets (qui contamine le langage parlé, puisqu'on voit de plus en plus de gens, soucieux de faire comprendre qu'ils se contentent de rapporter des propos qui ne sont pas les leurs, faire un geste épileptique de l'index et du majeur, comme s'ils s'apprêtaient à pincer les tétons de la personne qui est en face d'eux), le massacre du texte à grands coups de ponctuation, etc.

Genre conservateur, proféré souvent par des «nouveaux riches» culturels, le parler journalistique cultive en outre les tournures vieillies (houlette, sellette…), mais la modernité y fait parfois des entrées fracassantes: entendu l'autre jour, ce devait être «sur les ondes de la Première», *«c'est un véritable listing à la Prévert que vous nous dressez là.»*

Les citations du livre de Roux et Combaluzier, pardon de Rambaud et Burnier, sont anonymes. Tout au plus découvre-t-on que Philippe Séguin croit que *«quand on ouvre la boîte de Pandore, il ne faut pas s'étonner de voir en sortir Pandore»* (il aurait pu dire *un* pandore, pour que la fête soit complète!). A l'inverse du Grand Prix du Maire de Champignac, qui met en valeur des performances individuelles dans un esprit sportif, les auteurs essaient de faire système, de trouver des règles derrière le vide du propos journalistique: *«le pire ennemi du journaliste, c'est l'information… La loi médiatique consiste à tempérer, cacher, noyer, effacer l'information par la multiplication des clichés.»* La bouffissure du langage qui en résulte rend interminable l'énoncé d'informations simples. Elle sert manifestement à *remplir* les pages, à occuper les ondes. Elle est à mettre en rapport avec la terreur du jugement, l'obsession de «séparer les faits du commentaire», à tel point qu'on a dû cacher le commentaire dans un univers parallèle, voire se le réserver pour la retraite, car le lecteur-spectateur le plus souvent le cherche en vain.

Auteurs d'innombrables pastiches littéraires, dont l'archi-classique *Roland Barthes sans peine*, nos deux lurons sont aussi de vrais puristes du français, traquant les fautes de style avec un rien de cuistrerie, comme si la survie de l'espèce humaine était en jeu. Qu'est-ce que vous voulez: le désespoir est la politesse des humoristes.

J.-F. B.

Michel-Antoine Burnier & Patrick Rambaud
Le journalisme sans peine
Plon, janvier 1997, 175 p., Frs 27.50

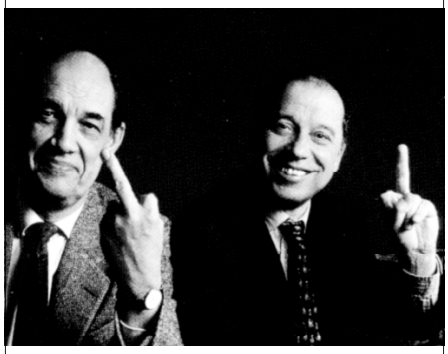
Enorme scandale à la télévision suisse romande

Tout le monde le chuchote dans le milieu des médias, mais rares sont les échos qui ont filtré dans la presse. Depuis deux ans, les choix de la TV suisse romande en matière de programme –parmi lesquels de nombreuses offenses au bon goût et au bon sens, que chacun a pu remarquer– étaient dictés par le courrier des lecteurs de *TVguide*, le supplément du groupe Edipresse, imposé chaque samedi aux lecteurs de *24 Heures* et de la *Tribune de Genève*.

Cette manipulation en cachait une autre : les opinions exprimées dans ce courrier (en fait un répondeur) étaient le fait d'adolescents cyniques et malveillants, qui ont par leurs manœuvres déstabilisé de nombreuses stars du petit écran, assuré la montée en grade d'incapables et engendré une invraisemblable débilisation des programmes.

La Distinction* reproduit ci-dessous les principales pièces du dossier, qui n'ont pas eu le retentissement qu'elles méritaient. Espérons que ces révélations encourageront les responsables de «notre» télévision à agir. Seules la démission de Guillaume Chenevière, ainsi que celle de son responsable des programmes, et l'interdiction à la vente de *TVguide* rétabliront une crédibilité aujourd'hui bien entamée. *(J.-F. B.)

Hébétés par une manipulation d'adolescents!



Les deux principaux décisionneurs télévisuels de Suisse romande sont encore sous le choc de cette révélation : depuis des années, leurs choix de programmes étaient constamment manipulés. Ces incapables sauront-ils démissionner à temps ?

Autrefois :

A propos d'enthousiasme, vous en avez à revendre aussi. Preuve en est les quelque 450 messages mensuels que vous déposez avec tendresse, hargne et spontanéité, sur notre ligne directe et gratuite **155 24 33**. Au fait, saviez-vous que cette rubrique est la première que les professionnels de l'audiovisuel lisent? Continuez ainsi, vous nous intéressez.

Laurent Delaloye, Editorial, *TVguide*, 30 décembre 1995

Aujourd'hui :

Depuis sa création, TV*guide* a toujours été à l'écoute de ses lecteurs, notamment par l'intermédiaire de sa ligne directe et gratuite. C'est une manière simple, rapide et efficace de déposer des messages concernant la télévision en général et vos émissions préférées en particulier.

Le dernier relevé fait même état de plus de... 4000 appels. Ce résultat devrait nous réjouir. Hélas, il n'en est rien. La grande majorité des messages ont pour auteurs des adolescents qui occupent leurs loisirs à nous téléphoner. Pas pour communiquer. Simplement pour embêter, puisque c'est gratuit!

Laurent Delaloye, Editorial, *TVguide*, 10 mai 1997

Des années de mensonges qui ont fait tant de mal à la TV romande :

MOTTAZ GÉNIAL!
Pour moi, la meilleure personne qui puisse remplacer **Catherine Wahli** est l'ancien correspondant à Washington, Philippe Mottaz. Je l'ai vu à Washington et je l'ai entendu: il est génial!
Antoinette Duruz, Versoix

TVguide, 7 octobre 1995

DÉBAT LAMENTABLE
Je voudrais tirer un grand coup de chapeau à **Eliane Ballif** et à **Gaston Nicole**. Ils ont réussi à garder leur sang-froid en essayant de diriger un débat où des personnes s'expriment toutes en même temps. Comment ces hommes politiques peuvent-ils parler à des gens comme nous (qui les élisons) alors qu'ils ne sont pas capables de nous écouter et surtout d'écouter un adversaire? C'est lamentable.
Jean-Pierre Kummerling, Genève

TVguide, 28 octobre 1995

DEFAYE DÉFENDU
Je voudrais répondre à Christine D'Onofrio qui s'est exprimée dans la rubrique 155 de votre dernier numéro au sujet de **Christian Defaye.** Je trouve honteux de le critiquer. Il est le plus calé en matière de cinéma. Et commencer à chipoter sur des détails est tout à fait déplacé.
Yann Sinigaglia, Genève

TVguide, 16 décembre 1995

DE L'ESPRIT!
Bravo à l'équipe du Fond de la corbeille! Ils ont toujours eu de l'esprit mais faire leur émission en public leur en a donné encore plus. Bravo aussi à Philippe Cohen! Des émissions comme ça, on en manque!
Colette Jaquet, Prilly

TVguide, 2 mars 1996

Contrairement à ce que disait David Zürcher dans le No 39 de TV*guide*, je ne trouve pas que Hubert Gay Couttet ressemble à Mitch dans «Alerte à Malibu». En revanche, **Bernard Jonzier** ressemble étrangement à **McGyver**.
Jean-Marc Gottraux, Genève

TVguide, 30 septembre 1995

ZIG ZAG CAFÉ
Avec *Zig Zag Café*, la TSR détient enfin une émission canon. Pleine de sensibilité, d'humanité et de sociologie. Grand bravo à M. Jean-Philippe Rapp et sa brillante équipe!
André Henny, Lausanne

TVguide, 1er février 1997

BRAVO TILLMANN!
Veuillez communiquer à M. **Jean-Jacques Tillmann** que c'est le meilleur commentateur de foot que l'on ait par ici. Dommage qu'il ne commente pas aussi les matches de l'équipe nationale.
Raymond Dajoz, Orbe

TVguide, 22 juin 1996

L'HEURE DES SPEAKERINES
En semaine, à quelle heure peut-on voir les speakerines présenter le programme?
Hélène Zimmermann, Genève

TVguide, 17 février 1996

ÇA CARTONNE
Dommage que la TSR arrête *Ça cartonne*! C'est une émission super pour les jeunes. Noël Noël est excellent. J'espère qu'il va refaire une émission de ce style.
Anaïs Frey, Genève

TVguide, 15 février 1997

FORMIDABLE «BIGOUDI»
Je voudrais féliciter tous les acteurs de **«Bigoudi»**, le nouveau sitcom de la TSR. Ils sont d'un naturel! Cette série est formidable, rigolote et tellement vraie! Elle nous donne beaucoup de plaisir.
Andrée Richoz, Saint-Cergue

TVguide, 11 janvier 1997

MERVEILLEUSES IMAGES
J'admire beaucoup les merveilleuses images diffusées sur Suisse 4 dans *Images suisses et Textvision*. C'est un peu comme regarder un feu de cheminée. Mais pourquoi nous infliger une «musique» aussi nulle? En outre, il serait plus agréable de nous indiquer où les lieux ont été filmés.
Jean-Jacques Spire, Lausanne

TVguide, 22 février 1997

VIVE *POTES À PATTES*!
Pourquoi la TSR arrête-t-elle l'émission *Potes à pattes*? C'est une émission fort sympathique et instructive qui aide la SPA à placer des animaux en détresse. Faites un effort pour que Lolita Morena continue cette émission!
Madeleine Zimmermann, Lausanne

TVguide, 4 mai 1996

IMPECCABLE
Romaine Jean est impeccable. Elle fait très bien son métier qui n'est pas facile. Ceux qui la critiquent devraient essayer de lire les informations à l'antenne!
Roger Cherpillod, Vucherens

TVguide, 25 janvier 1997

PRODIGIEUSEMENT INTÉRESSANT
Je regrette la suppression de *Table ouverte* le dimanche, surtout à l'heure où elle était programmée. Depuis sa création, je n'ai manqué qu'une seule émission! C'était prodigieusement intéressant.
Pernette Spahn, Lausanne

TVguide, 29 juin 1996

RYTHME ET DÉTENTE
Je suis étonné que l'émission ***A mon chalet*** ne soit plus diffusée sur la TSR. Pour une fois qu'on avait une émission «Swiss made» intéressante, rythmée et détendue! Il est certain que Nicolas Burgy n'est pas Brad Pitt

mais il a du tempérament et de la générosité. Il mérite d'être mieux connu.
Maurice Golay, Genève

TVguide, 15 février 1997

MISS SUISSE
Merci à la TSR d'avoir passé toutes les chansons de 1950 pendant la soirée d'élection de Miss Suisse. Toute ma jeunesse m'est revenue en mémoire.
Robert Chatelan, Lausanne

TVguide, fin 1995

POUVOIR DE DÉRIDER
Je trouve **Maïtena Biraben** formidable car elle a le pouvoir de dérider les Suisses.
Claude Magnin, Payerne

TVguide, fin 1995

BRAVO NATALIE!
J'aimerais présenter mes félicitations à la speakerine Natalie pour son bébé. J'espère qu'elle nous reviendra vite, car nous l'aimons bien!
Bluette Besson, Nyon

TVguide, 10 février 1996

«LA PETITE FAMILLE»
L'excellente soirée du 31 décembre sur la TSR, avec Marie-Thérèse Porchet née Bertholet, nous a permis de revoir quelques anciens membres de **«La Petite Famille»** dont je regrette toujours la disparition. Peut-on espérer revoir un jour cette série sur la TSR?
Jean-Luc Gremaud, Oron-la-Ville

TVguide, 8 février 1997

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

26. 7.

Ce matin Paul est tendu dès le lever. On déjeune un peu plus tard que d'habitude. On dit, après avoir discuté ensemble, à Abdullah que nous ne le voulons plus à l'hôpital, qu'il peut s'en aller. Il a les larmes aux yeux, il fait presque pitié. On va à l'hôpital et on commence à bosser. Salima est là, on lui change ses pansements, elle va mieux, n'a pas mal et c'est beaucoup plus propre.

Abdullah revient à la charge, il veut qu'on lui donne des raisons valables de son renvoi. On lui dis qu'il est mauvais traducteur et qu'il nous fait chier. Lui nous réplique que ici c'est son pays, qu'il est là pour aider son peuple, etc. Tout le pathos nécessaire. Il nous dit que si nous sommes ici pour notre gloire personnelle, on n'a pas besoin de nous ici! Je lui réponds que c'est plutôt pour *sa* gloire personnelle qu'il est là, et que nous pouvons nous passer d'un con comme lui. Là-dessus, Paul part. Je m'engueule avec Cocal, il n'a qu'à se tirer. Il dit qu'il a le droit d'être où il veut, je lui réplique que puisqu'il ne travaille plus à l'hôpital, il n'a plus rien à faire dans l'enceinte de celui-ci. Un *mudj* et Ismael s'en mêlent, on discute âprement et finalement, le con se tire.

[Les tensions avec Cocal peuvent paraître excessives. Avec du recul, notre dureté me semble incroyable. Mais il n'avait pas des problèmes qu'avec nous. Il espionnait un peu tout le monde, faisait la loi, mais n'aidait jamais personne. En fait les circonstances expliquent notre attitude.]

Paul n'est pas dans la chambre, il a profité de l'engueulade pour aller à la rivière se baigner. Tant mieux pour lui, d'ailleurs! On finit la matinée à trois, on se débrouille très bien, Philippe aussi. Lui, il fait la gueule, parce qu'il juge qu'il ne fallait pas agir comme ça avec Cocal, etc. Il est beaucoup trop rêveur et plein d'illusions! Les relations sont un peu compliquées, parce qu'il change souvent d'idées. Un jour les Afghans le font chier, il râle pour la bouffe et pour tout, et le jour après, si nous, nous râlons, il prend la défense des gens et se contredit magistralement. Enfin, chacun son caractère!

On se fait une omelette aux herbes pour midi. Ibrahim est super vexé, il me dit qu'il va partir chez lui demain. Je lui réponds que c'est son problème, qu'il fait ce qu'il veut. On coud maintenant des champs percés, il faut qu'ils soient prêts pour demain. On opère demain deux trachomes et des kystes sur un visage.

Une commande est arrivée, le matériel est dans la chambre à côté et c'est ce con de Cocal qui s'en occupe! Je ne comprends pas pourquoi, d'ailleurs. Que dire? J'ai envie de prendre ce type par la peau du cul et le balancer par la fenêtre! Il m'est devenu vraiment insupportable. Chaque jour, c'était un combat pour obtenir ce que nous voulions, c'est vraiment pénible.

On coud jusqu'à minuit des blouses pour l'opération. Normalement, en plus, demain matin, on aura une appendicite, un mec qui a mal depuis 11 jours. Il est sous antibiotiques depuis deux jours, on verra.

27. 7.

Cinq heures et demie debout, on va tout préparer après un bref déjeuner, thé et clafoutis aux cerises.

On installe la table d'opération dehors et tout et tout, on prémédique notre appendicite et départ. Marjolaine et moi nous occupons de l'anesthésie, Pat opère et Philippe l'assiste. Nous voilà à injecter du Ketalar, du Fortal, du Droleptan et à ventiler avec le ballon d'ambulance. Le mec se réveille un peu et, crac!, on réinjecte un peu de ci, un peu de ça. Paul ouvre et cherche, rien, on ne trouve pas le côlon! Sympa! Ça s'énerve dans les chaumières, il cherche, cherche, trouve un truc tout rouge, avec un truc dur à l'intérieur, on se bat pour savoir si c'est une cerise ou un abricot et voilà que c'est le bout de la sonde urinaire, qu'on lui avait mise en début d'opération! Là, c'est le choc total! Que faire? On referme la vessie et on continue les recherches. Il y a plein de jus –une péritonite– et le côlon est complètement collé… Après une heure et demie de recherches vaines, on décide de refermer sans rien enlever. L'opération aura duré de 11 heures à 16 heures. Le patient se réveille super bien, tranquillement. Je lui ai posé une sonde gastrique pendant la narcose, de la sonde urinaire, le pipi coule un peu foncé, mais bien. Il est transporté sur un énorme brancard dans la chambre à côté de la nôtre, pour la nuit.

[La description de cette opération doit faire frémir. Précisons tout de même que Paul est anesthésiste-réanimateur et que l'on opère en consultant un livre intitulé Where there are no doctors*…]*

On est archi, mais archi crevés. Paul est tout désespéré de ne pas avoir trouvé l'appendice. On lui dit de se déculpabiliser, que les conditions étaient délicates et tout et tout. Évidemment, pour lui, si perfectionniste, c'est un choc de ne pas avoir réussi. Mais enfin!

On mange à quatre heures une omelette. Rien dans le ventre depuis cinq heures et demie du matin… Ensuite, on range un peu tout à l'hôpital et on rentre chez nous vidés. Cocal nous fait savoir qu'il ne voulait plus voir Paul à l'endroit où on mange. Il prend lui aussi ce truc comme un truc personnel, ce qui est tout faux: nous sommes *quatre* à ne plus pouvoir le piffer! On soupe dans notre chambre, puis on dort… Ah non! Avant, on va se laver à la rivière où, comme chaque soir, le *mudj* de garde hurle à la mort.

Marek Halter et Bernard-Henri Lévy, eux aussi, étaient en Afghanistan pendant ces années-là...

28. 7.

A quatre heures cette nuit, on s'est levés pour notre opéré qui avait mal. A part ça, tout se passe bien.

Aujourd'hui, *juma*, jour de congé, luxe fabuleux, on se lève à huit heures et demie. Feda nous a fait une omelette et du thé, on nous apporte du beurre tout frais. Feda est vraiment un père pour nous. Il trouve de tout dans le village. Les gens le connaissent et l'aiment bien, ils lui donnent donc ce qu'il leur demande.

Après le déjeuner, retour à l'hostio pour tout ranger. On fait son injection à Salima et on range jusqu'à midi. Feda nous a préparé une omelette aux herbes. On a reçu une énorme caisse de biscuits russes, délicieux avec le thé.

On est maintenant à la rivière, on s'est lavés et baignés, les filles protégées des regards par un *patou* savamment installé par Paul. Ça détend, on est bien crevés. Feda arrive il y a quelques instants, pour nous dire qu'un commandant de Jausun est là, qu'il est blessé! Qu'il y a eu de violents combats dans cette région et qu'il y a pas mal de blessés. La guerre! On l'avait oubliée, celle-là! On ne peut pas y croire quand on vit ce qu'on vit ici. Comment imaginer que ça canarde plus loin, à un jour de marche? Ici, les seuls bruits sont les oiseaux, la rivière et les piaillements des enfants. Je vais aller m'étendre un peu au soleil avant qu'il ne disparaisse définitivement… bye!

Ce n'était en fait que des *mudj* partant au combat et qui voulaient des médicaments, pour le cas où. Je rentre et j'ai un coup de blues terrible. J'ai sorti les photos de ma famille adorée et je les ai épinglées au-dessus de mon sac de couchage. Un coup d'œil quand ça va mal. Cocal est parti, enfin! Le vide qu'il laisse est bienvenu. On ne pouvait plus le supporter, celui-là! La paix! Feda a préparé une délicieuse poule au paprika avec des pommes de terre, c'est succulent.

Je suis crevée et on vit tous sur notre réserve nerveuse, je ne sais pas combien de temps ça va durer, mais en tous cas pas trois mois. Je dors assez mal.

29. 7.

Thé à 5h30, ça va de nouveau pas bien. Les diarrhées ont recommencé: c'est bien le pain et les laitages qui ne me conviennent pas. Les autres vont travailler et moi, je reste dans notre chambre. Je dors un peu, j'essaie de me reposer, malgré les mouches qui m'emmerdent. Je suis obligée de dormir avec un voile sur la figure pour être tranquille.

Notre opéré va bien. On l'a transféré sur un brancard, puis sur un lit, car les *khassak* attaquent fort, la nuit. Il commence à avoir faim, c'est bon signe. Paul n'est pas très enthousiaste. On ne lui a rien enlevé et avant, il avait une péritonite, ce qui veut dire qu'il n'ira pas mieux, même que ce serait plutôt le contraire. Les miracles, ça existe! *[En fait, nous ne saurons pas ce qu'il avait, mais il a survécu. Pour nous remercier, il fera le voyage de retour, jusqu'à Peshawar, pour s'occuper de nous et de nos affaires.]*

On a décidé de faire un tournus. Chaque jour, un de nous prendra congé. Il faut qu'on se repose un peu. C'est de la folie sinon de bosser comme on le fait, plus de cent patients par jour. Et le monde afflue de plus en plus. Hier on a vu de nombreux chevaux et ânes arriver, montés par des femmes bien habillées de tissus très colorés, et ce matin il y avait un vrai parking à animaux autour de l'hôpital. Ces femmes sont belles, la plupart, mais elles sont tellement sales que c'en est pénible le matin, avec la chaleur et ces odeurs, on a des haut-le-cœur avec Marjolaine.

Avec elle, l'atmosphère s'est très nettement améliorée. On s'entend beaucoup mieux qu'avant: elle a totalement changé d'attitude. Ça me fait plaisir maintenant de bosser avec elle. Elle est crevée, elle aussi. Hier, on a bien parlé ensemble, elle m'a parlé de son voyage en Chine, ça a l'air super-chouette aussi, la Chine. La prochaine fois, Shafiqa! Maintenant, tu es en Afghanistan et il faut en sortir, pas tout de suite, mais en novembre.

Ce matin, on a entendu à nouveau des avions. Il y a pas mal de combats dans la région de Faisabad et Bassir n'est pas encore venu nous voir. Pour notre futur hôpital, je crois qu'on peut mettre une croix dessus. Philippe y croit encore, moi plus du tout! Au train où vont les choses…

Les cadeaux commencent à arriver. On a reçu ce matin huit œufs cuits durs et des cerises. J'ai revu le petit garçon blessé près de la rivière, lors du bombardement de la mosquée, il va bien mieux. Ces cochons de Russes tirent sur la population civile, c'est sûr, eux qui prétendent dans les nouvelles qu'ils donnent au monde qu'ils aident le peuple afghan! Des clous!

Je pense beaucoup à la famille et à mes amis. Presque trop, je dirais. J'ai envie de vous revoir au plus vite; être isolée, si loin de vous et sans aucune nouvelle est très pénible pour moi. Je pense à tout ce que j'ai vécu ces dernières années et j'essaie de faire le point. Le positif et le négatif. Le positif reste mon boulot: ce qui est extra, c'est que ça marche bien dans toutes les conditions, et ça c'est important. Le négatif: ma vie affective, toujours en tempête, des situations toujours compliquées et impossibles! Peut-être que je n'arrive pas à apprécier et à saisir les choses simples de la vie, que j'en demande trop? Je ne sais pas très bien. J'aimerais bien rencontrer un mec qui ne soit pas con et pas moche, qu'on ait un peu les mêmes idées sur la vie à vivre, soit les voyages, soit les bouquins, le travail et avoir des enfants, avant d'être trop vieille ou *out*. Il faudra que je sorte plus en Suisse; je suis sûre que Marie-Thérèse a un cercle d'amis parmi lesquels je pourrai peut-être trouver l'âme sœur. Je plaisante, mais ça m'angoisse terriblement d'imaginer de continuer à vivre seule. J'ai l'impression désagréable, en regardant vers le futur que ma vie à venir ne sera pas si simple. Enfin, ne faisons pas de pronostics trop négatifs!

Ce qui est sûr pour le moment, c'est que je me réjouis rudement de rentrer en Europe. C'est très dur moralement et physiquement, ici… Depuis Peshawar, je suis toujours plus ou moins malade, et c'est terrible pour le moral. Certains jours, je n'ai plus la force de mettre une jambe devant l'autre. Aujourd'hui, par exemple, je suis restée allongée toute la journée à penser à la maison, à faire des projets, à imaginer des balades que je vais faire en voiture avec Maman. Retourner à Vérone toutes les deux, aller au Tessin ou dans les Grisons. Elle a toujours rêvé d'y aller… On pourrait emprunter une voiture et partir une petite semaine… Je me réjouis déjà. Et revoir toutes mes amies dont les rires et l'affection me manquent.

Le patron, qui nous prête cette chambre où je suis, vient d'entrer en me proposant de boire le thé chez lui avec les femmes. Je n'ai plus même l'énergie d'y aller. Je lui explique que je suis malade et fatiguée, et que je dois me reposer. Il comprend mal. Ce peuple ne se repose-t-il donc jamais? Quatre heures debout, les femmes triment toute la journée à faire ces éternels gâteaux de merde. (Soit dit en passant, la richesse des habitants ici correspond aux tas de merde et à leur épaisseur, sur les toits et autour des maisons; avec la chaleur qu'il fait, l'odeur est dégueulasse. Ah le bon air pur des montagnes! Bon, je continue…) Les femmes bossent à la maison, les gamins sortent les troupeaux de chèvres ou de vaches et vont dans les collines autour du village; les hommes, eux, ne font pas grand-chose. Il y en a toujours un paquet à l'entrée de l'hôpital, qui regardent le va-et-vient.

(à suivre)